



**HAL**  
open science

## Maurice Godelier, Suivre Jésus et faire du business. Une petite société tribale dans la mondialisation

Sarah Benabou

### ► To cite this version:

Sarah Benabou. Maurice Godelier, Suivre Jésus et faire du business. Une petite société tribale dans la mondialisation. *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, 2018, 226, pp.199-201. 10.4000/lhomme.31983 . mnhn-03986519

**HAL Id: mnhn-03986519**

**<https://hal-mnhn.archives-ouvertes.fr/mnhn-03986519>**

Submitted on 13 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Maurice Godelier, *Suivre Jésus et faire du business.*  
*Une petite société tribale dans la mondialisation***

Vincennes, Thierry Marchaisse, 2017, 170 p., bibl., ill., fig., tabl., carte.

**Sarah Benabou**

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/31983>

DOI : 10.4000/lhomme.31983

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 20 juin 2018

Pagination : 199-201

ISBN : 978-2-7132-2734-9

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Sarah Benabou, « Maurice Godelier, *Suivre Jésus et faire du business. Une petite société tribale dans la mondialisation* », *L'Homme* [En ligne], 226 | 2018, mis en ligne le 20 juin 2018, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/31983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.31983>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Maurice Godelier, *Suivre Jésus et faire du business. Une petite société tribale dans la mondialisation*

Vincennes, Thierry Marchaisse, 2017, 170 p., bibl., ill., fig., tabl., carte.

Sarah Benabou

---

## RÉFÉRENCE

Maurice Godelier, *Suivre Jésus et faire du business. Une petite société tribale dans la mondialisation*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2017, 170 p., bibl., ill., fig., tabl., carte.

- 1 Que deviennent les petites sociétés tribales (et les productions de leurs ethnographes) une fois plongées dans les eaux glacées de la modernité ? Le dernier ouvrage de Maurice Godelier, destiné à un large public et servi par un cahier d'images et une écriture limpide, revêt des habits modestes<sup>1</sup>. Il n'en touche pas moins à un ensemble de questions de fond en anthropologie, sur le changement social, la modernisation et les conditions de la reproduction culturelle, où résonnent les travaux de Marshall Sahlins<sup>2</sup>. L'insistance sur l'historicité de la société étudiée, surtout quand cette dernière participe du panthéon des grandes œuvres de la discipline, ouvre un espace propice pour penser ce qu'Alban Bensa a appelé « la fin de l'exotisme »<sup>3</sup>. Le travail de l'ethnologue, souvent rendu invisible dans les monographies, n'échappe pas à cette entreprise de recontextualisation. Le lecteur est invité à passer derrière le rideau afin de comprendre les conditions de production du savoir anthropologique, depuis les modalités de réalisation de l'enquête de terrain jusqu'à ses enjeux politiques et éthiques, comme celui du retour des résultats de la recherche. L'ouvrage permet aussi d'apprécier la richesse des revisites de terrain et apparaît parfois comme une forme d'exercice d'humilité pour un des colosses de l'ethnologie française, ainsi lorsque Maurice Godelier rappelle le rôle des collègues qui l'ont rejoint et lui ont succédé chez

les Baruya (Jean-Luc Lory et Pierre Lemonnier, Pascale Bonnemère et Anne-Sylvie Malbrancke).

- 2 C'est à la thématique de l'initiation que l'auteur propose d'arrimer son essai. Plus précisément, au rôle central occupé par la (peur de la) trahison dans la reproduction sociale, à ce qu'elle dit du fonctionnement de la société baruya, de sa structure politique, de sa cosmologie, du rapport entre les hommes et les femmes (partie 1). Quand l'ethnologue arrive dans l'Est de la Nouvelle-Guinée, en 1967, la société baruya n'est déjà plus cet archétype de la « petite société tribale, qui, jusqu'en 1960, se gouvernait elle-même, ne connaissait ni l'État, ni l'économie de marché et encore moins la "vraie" religion, celle du Christ évidemment » (p. 10). Les Baruya, écrit Maurice Godelier, avaient des repères pour s'adapter au monde nouveau, notamment par leur usage d'une monnaie de sel ou par l'idée qu'une union matrimoniale ne se fait jamais « pour rien ». Étonnamment, il ne souligne pas que le mécanisme même de la trahison, qu'il définit comme « le terme d'un processus de décomposition et de rupture des solidarités [...] [et] le point de départ d'une redistribution des alliances et des rapports de force à l'intérieur des tribus ou entre elles » (p. 44), montre également que les Baruya ont su se reconstruire à plusieurs reprises. Mais les choses vont vite, les faisant passer en un demi-siècle « du néolithique à la modernité » (partie 3). Si l'expression n'est pas très heureuse, elle véhicule l'idée d'une accélération inédite de l'histoire locale : « en 1950, les Baruya utilisaient encore les outils de pierre, en 1960, ils étaient colonisés et, en 1975, ils devenaient citoyens d'un État démocratique et libéral » (p. 24). Le travail de mise en image de ce monde changeant, mené par l'ethnologue, ses collègues et ses informateurs, par le biais de la photographie mais surtout des films (partie 2), participe à ce processus de modernisation, transformant la culture baruya en patrimoine, pour les Baruya eux-mêmes et pour « l'Humanité » (p. 82).
- 3 Maurice Godelier considère que cette modernisation à marche forcée, en l'état actuel, conduit davantage à des formes d'« indigénisation de la modernité »<sup>4</sup> qu'à un enrayement du mécanisme de la reproduction sociale et une disparition des spécificités culturelles. Cette domestication est d'autant plus remarquable qu'elle ne porte pas tant sur l'invasion de marchandises étrangères (dont on sait la facilité avec laquelle elles peuvent être mises au service de finalités sociales culturellement spécifiques) que sur des institutions et valeurs occidentales, ici le christianisme, le capitalisme et la démocratie parlementaire. S'il faut « suivre Jésus et faire du business [*behainim Djisa, mekim bisnis*] » (p. 123) pour être moderne, l'ethnologue observe une forme de « pragmatisme » chez les Baruya. « Ils inventent chaque jour leur nouvelle existence, en cherchant toujours à garder quelque chose de leurs traditions » (p. 82). Cette forme de permanence culturelle s'exprime au travers d'arrangements – Sahlins parlerait de « ruses » –, qui font passer pour du déjà connu des pratiques nouvelles. Ainsi, celle du prix de la fiancée (*bride price*) fonctionnerait, aux yeux des Baruya, sur le même principe de réciprocité que l'échange de femmes (*ginamaré*), tout comme les dix commandements chrétiens seraient identiques à la loi des ancêtres. C'est d'ailleurs dans la variété syncrétique locale du christianisme que se joue le mieux la capacité à faire cohabiter différents mondes, à fonctionner « comme pasteur luthérien le dimanche, et comme shamane dans la semaine » (p. 130). Cette cohabitation est rendue possible par l'instauration d'un rapport moderne et objectivé à la tradition. Elle est le produit d'une tension dialectique entre une prise de conscience culturelle (revendication de la *kaltia*, « culture »), qui permet la survie voire la revitalisation de

certaines rites d'initiation en déshérence, et son pendant, ici le rejet de certains aspects de cette même culture ; ceux qui les feraient passer pour des *bush kanaka*, des « bouseux ». Pour autant, le changement social ne vient pas seulement des aspirations collectives oscillant entre un attachement au passé et le désir d'un mode de vie moderne, et des formes de « glocalisation » (p. 157) qu'elles font naître. Fidèle à la pensée marxiste, Maurice Godelier observe à plusieurs reprises que, si les Baruya font leur histoire, « ils ne sont plus entièrement maîtres de leur avenir » (p. 82). La pression des institutions économiques, politiques et religieuses du monde occidental, et notamment la pénétration du « business » et des relations qui y prévalent (disparition des formes d'entraide traditionnelles, individualisation et monétarisation croissante des rapports sociaux, prolétarisation) représentent un défi de taille à l'inventivité culturelle. On retiendra d'abord de cet ouvrage cette attention particulière donnée à la question de la transmission, chez les Baruya comme dans le milieu académique : voir se poursuivre, de génération en génération, et sous d'autres formes sûrement, ce à quoi nous tenons.

---

## NOTES

1. L'appareil de notes est très léger et le texte évite toute discussion théorique destinée à des spécialistes.
2. Notamment, Marshall Sahlins, « Two or Three Things that I Know about Culture », *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1999, 5 (3) : 399-421.
3. Cf. Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006 (« Essais »).
4. Cf. Alain Babadzan, « L'«indigénisation de la modernité» : la permanence culturelle selon Marshall Sahlins », *L'Homme*, 2009, 190 : 105-128.